LA BIBLIOFOLIE CONTEMPORAINE

Je demande pardon du mot, construit par Uzanne, de grec et de latin — folie est-il latin? — il est le seul qui donne à nos fantaisies contemporaines leur réelle physionomie. La manie est devenue démence, hystérie, rage. Le collectionneur de livres ne s'en tient plus aux simples moyens de jadis, et sa passion s'irrite de l'engouement des autres. Pour marquer aujourd'hui parmi les amateurs sérieux, il est de bon genre de se singulariser, de posséder seul l'exemplaire rare, et de le faire unique par toutes les supercheries d'imagination. Déjà le tirage vieillot sur peau de vélin ne

tente plus, on le répute « papa », bourgeois, vieux jeu. Le véritable *mouton à cinq pattes*, — je parle la langue d'usage, — le phénix, l'oiseau introuvable, ne se contente plus de ces élégances surannées ; ce phénix a d'autres envolées, et souvent bien inattendues ; il se pare des plumes d'autrui, se pimploche à la façon des demoiselles, s'arrange de mille « trucs » étrangers à l'art de librairie. Tout dernièrement, un bibliophile de la bonne école nous montrait, avec le petit tremblement des possesseurs heureux, un formidable in-folio, aux allures de Bottin, qu'il prétendait être le *Paris* de Vitu, sur papier du Japon. Malpeste ! quel japon, si les feuillets serrés dans la reliure, écrasés par les presses, gardaient encore cet aspect éléphantesque ! Eh ! c'était un leurre ; le japon, tout beau qu'il fût, n'était pour rien dans l'histoire ; l'embonpoint était emprunté, comme autrefois les grossesses de la reine Marie d'Angleterre. Ce *Paris* recélait dans ses flancs rebondis la plus incroyable salade, le salmigondis le plus saugrenu qui se puisse rêver. Des eaux-fortes de Meryon, de Potémont, d'Israël Silvestre même, des lithographies de Victor Adam, des dessins, des héliogravures. Un cabinet d'estampes

complet, un magasin d'images grandes, moyennes ou petites, ramenées au format général par d'ingénieux remmargements. « Voilà ce que vous ne verrez pas souvent, murmurait le propriétaire en tournant les feuilles (il n'eût pas souffert que je les tinsse !) Vitu lui-même... — Oh ! certainement, Vitu... » et j'acquiesçais de la tête lâchement, en m'avouant que M. Vitu, l'auteur, le père, n'en aurait jamais eu le courage...

Ceci n'est point de l'invention de ce convaincu ; à d'autres la responsabilité de ces folies. Néophyte, notre homme agissait à la façon des catéchumènes, presque toujours dépassant leurs maîtres. Mais cette étrange manie existe à présent chez nous, elle s'est implantée à la faveur de mille pratiques extra-artistiques : la mode des suites gravées en vue d'illustrer des ouvrages originairement publiés sans vignettes ; la multiplication des états de planches dans les livres historiés ; la vente pour un exemplaire unique des dessins originaux ayant servi à la décoration, même et surtout l'intercalation de portraits combinés en passe-partout et pouvant s'adapter à tous les formats du monde.

Le moindre reproche à faire en pareil cas,

c'est l'inutilité; je ne parle pas des dessins qui peuvent, vaille que vaille, se comprendre, mais des états répétés, ou des suites étrangères. Cette dernière pratique surtout est particulièrement oiseuse. Il va de soi que l'illustration d'un ouvrage vaut surtout par le mariage assorti de l'impression et des figures, des caractères et des papiers. Prenez les très jolies estampes du *Musset* gravées par Lalauze sur les dessins de Lami, tirées sur papier du Marais, tout battant neuves et propres, et cousez-les dans un volume défraîchi, piqué, vous en verrez la misère. On les prétend destinées à l'édition des *Amis du poète*, publiée chez Charpentier; mais qui empêchera un amateur de les insérer ailleurs? même dans les volumes de Charpentier, elles font bizarre figure. Le *Molière* d'Hédouin qui a pareille destination, peut s'accommoder des textes de Furne, de Garnier, de Jouaust, — et Leloir je vous prie? — On peut même le joindre aux illustrations de Leman, ce qui est au moins une surcharge. A quoi bon? soyons francs. Une œuvre d'art s'embarrasse-t-elle de concours étrangers? Rendrions-nous les *Contes de La Fontaine* des fermiers généraux plus agréables, pour y loger les

vignettes postérieures composées sur le même sujet?

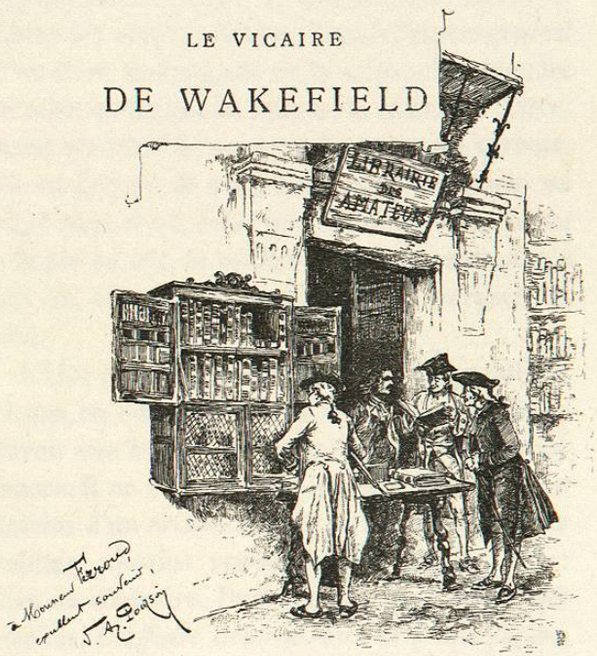
Cette volonté de « chinoiser » les livres à tout prix manque un peu de sagesse, elle choque le bon sens à tout le moins. C'est en petit ce que tentaient nos pères, qui faisaient recoiffer les portraits de femme, et ajouter des ordres aux seigneurs nouvellement promus. L'ouvrage, bon ou médiocre, doit rester lui; avant l'intrusion de feuilles étrangères il a son importance d'étude, il est original; il devient banal pour admettre des coquettes qui font chez lui la figure de personnes très évaporées et très jeunes dans la maison d'un monsieur grave et revenu des vanités.

La réunion des tirages différents pour les vignettes spéciales à un livre s'explique mieux, encore que les vrais amateurs s'en puissent passer. Un bois obtenu en clair, en foncé, en bistre, sur japon, sur chine ou sur vélin, est toujours le même bois. S'il est excellent, il ne gagne rien; s'il est médiocre il perd plutôt. Cette recherche n'est bonne qu'en un seul cas, celui où l'artiste ajoute des travaux sur le cliché entre chaque tirage. Les effets pouvant alors changer et se transformer, il est admissible de mettre les

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
Apdo. 1625 MONTERREY, MEXICO

épreuves en opposition entre elles. Pour l'eau-forte plus encore que pour le bois, car le procédé se prête mieux aux retouches, aux variétés d'effets, aux écritures définitives. On suit ainsi la pensée de l'illustrateur pas à pas, on assiste à son travail pour ainsi dire, on enferme dans son exemplaire les tâtonnements qui en forment la chronique, on a le document, l'histoire complète de la naissance. Peu importent les papiers ou les encres dans l'espèce, même les étoffes dont raffolent pour l'instant les bibliophiles ; ce sont des coquetteries, et seulement des coquetteries, que l'amoureux du livre abandonne à qui de droit.

En ce qui concerne l'acquisition à grands frais des illustrations originales, pour les relier dans le texte, on peut louer cette façon galante de sauver de la dispersion les modèles dont les amateurs moins fortunés n'ont que la traduction parfois malhabile. Mais au strict point de vue de l'harmonie savante entre les feuillets imprimés et les feuillets historiés, il y aurait beaucoup à dire. Lavés d'aquarelle, les originaux bariolent le volume ; exécutés en noir, ils perdent toute leur valeur. L'encre grasse de la



Vignette de V. A. Poirson, illustrant
le faux-titre d'un exemplaire du *Vicaire de Wakefield*.
(Bibliothèque de M. Ferroud.)

typographie terrorise la douceur des encres de Chine les mieux teintées. Jamais l'aspect général d'un livre accommodé de la sorte ne soutiendra la mise en regard de l'autre, le modeste, naïvement accoutré de ses eaux-fortes ou de ses bois. Là est l'écueil de ces contre-sens ; on détient un objet sans rival, *celui que le voisin n'a pas,* on a la pie au nid, le serpent à plumes, mais on n'a pas un exemplaire convenable, ni sérieux, ni vrai.

L'idée de ces « numéros 1 » n'est point ancienne en bibliofolie ; on a accusé Dumas fils de l'avoir eue le premier, mais en d'autres circonstances. Il ne s'agissait pas, en effet, de réunir les dessins d'un artiste chargé de l'illustration d'un volume, dessins vendus après besogne faite ; bien au contraire, Dumas aurait pris un de ses romans, *L'Affaire Clémenceau,* sur grand papier, et livrant à ses amis peintres ou dessinateurs les feuillets détachés, se serait ainsi formé l'exemplaire le plus truculent, le plus désirable, le plus rare, que collectionneur eût pu voir passer dans ses rêves.

La légende a comme d'habitude été très favorable à l'illustre écrivain, car on ne prête qu'aux

gens connus pour avoir pignon sur rue. La vérité est qu'un beau matin d'il y a quinze ou vingt ans, un bibliophile de province tombait à l'improviste chez Dumas, portant relié sous son bras un curieux bouquin. Il sollicitait pour la première page un autographe du maître, et lui avouait, en baissant les yeux, qu'il avait bâclé à sa façon une décoration originale sur le texte, son texte à lui Dumas. Celui-ci trouva, sinon les inventions excellentes, du moins l'idée absolument neuve. Il ignorait les essais antérieurs du même genre, entre autre le *Musset* gravé depuis et dont nous parlions tout à l'heure, que le peintre Eugène Lami avait composé d'enthousiasme pour M. Didier. On ne sait pas tout.

De là naquit cette *Affaire Clémenceau* dont les journaux d'art firent grand bruit, il y a dix ans juste, et que des artistes comme Gustave Boulanger, Bonvin, Meissonier, Bouguereau, Fortuny, Gérôme, Giraud, Vibert, Detaille, la princesse Mathilde, Harpignies, marquèrent d'un dessin à chaque page. La plus singulière et troublante olla podrida que cette Croix-de-Berny de tempéraments divers, souvent opposés, courant au même but en de très différentes fortunes !

Devant que de naître l'œuvre était classée, émoustillant les bibliophiles, encourageant les éditeurs à l'imiter. On la nomma un *missel mondain*, bien que la messe fût fort étrangère à l'histoire. « Oh ! de ce Dumas pas moins... » murmurait Daudet dans sa langue tarasconnaise, avec quelque jalousie. On loua, on critiqua, on critiqua surtout, et comme corollaire, tout en critiquant on se mit à copier la chose. Nos exemplaires uniques, formés des dessins originaux, n'ont pas d'autre précédent que celui-là ; sans Dumas, les maquettes de gravures continueraient à s'empiler dans les officines, sans avenir et sans gloire. Cet homme porte bonheur à tout ce qu'il touche, comme disait Talleyrand de Napoléon avant Waterloo.

A cette heure, c'est une pratique courante en librairie de se défaire des dessins en faveur du plus offrant et dernier enchérisseur. L'éditeur y trouve son compte, et ses frais d'illustration lui rentrent à peu près d'un seul coup. Comme il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, les personnages très riches approuvent ce nouveau moyen ; mais ceux-là sont encore dans une posture modeste. Leurs dessins ont été gra-